

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 33

Artikel: Une fête de chiffonniers
Autor: Hugo, Victor
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197043>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

narra la drôlerie suivante, dont il nous affirma « avoir été témoin ».

« C'était l'heure de l'apéritif, nous dit-il. — Magloire, un fameux mystificateur de ma ville natale, ne disait mot, et réfléchissait.

« — Comment diable, pensait-il, arriver à faire payer à dîner à Grosjean ?

« Grosjean, l'aubergiste, interrompit ce monologue intérieur ; et, ricanant :

« — Ah ! ça, fit-il, qu'est-ce que tu as à regarder ainsi mon horloge ?

« L'autre n'y songeait seulement pas ; — mais, alors, une idée lui vint...

« — Ton horloge !... En effet ! répliqua-t-il en examinant la vieille patraque, au gigantesque balancier de cuivre, qui occupait un des angles de la salle d'estaminet...

« Puis, d'un ton indifférent, il reprit :

« — Dis donc ! est-ce qu'il y a longtemps qu'elle fait, comme ça, *tic-tac, tic-tac* ?...

« Longtemps ! se récria Grosjean en riant... J'te crois, ma vieille ! Elle marchait déjà avant la naissance de... ma trisaïeule !...

« — Diable ! fit Magloire. Et, riant à son tour :

« — Eh ben ! dit-il, veux-tu parier une chose ?

« — Quoi ?

« — C'est que toi, un malin, tu ne ferais pas « *tic-tac* », — comme ça : en remuant le doigt — seulement pendant un quart d'heure ?...

« — Je parie ! exclama Grosjean ; et, si tu m'as déjà gagné pas mal de gageures, cette fois, tu es enfoncé, ma vieille !... Qu'est-ce que nous parions ?...

« — Un diner, pour quatre... Ça y est-il ?

« — Ça va !... Je commence.

« — Bon !... attention !

« — Voilà !

« Et Grosjean se mit en posture, les deux coudes sur ses cuisses, suivant le mouvement du balancier, et marmottant :

« — *Tic-tac !... Tic-tac !... Tic-tac !... Tic-tac !...*

« Les spectateurs, la bouche bée, suivaient cette scène de leurs yeux ébahis !...

« Au bout d'une minute, Magloire sortit de la salle et courut à la cuisine.

« — Vous ne savez pas !... dit-il, d'un air effaré, à Mme Grosjean en train de surveiller la cuisson d'un civet, d'un poulet rôti et autres choses exquises.

« — Non ! qu'est-ce qu'il y a ? fit-elle, toute stupéfaite de la mine de Magloire.

« — Ce qu'il y a !... Venez voir dans la salle d'estaminet... Hélas ! Je crois que... que — votre pauvre mari... est devenu fou !

« — Ah ! mon Dieu ! cria-t-elle effrayée...

« Et là voilà partie, toute tremblante.

« Elle entra comme une bombe dans l'estaminet...

« Et... que vit-elle ?...

« Le père Grosjean, l'œil braqué sur l'horloge, remuant l'index de droite à gauche et de gauche à droite, et disant sans interruption :

« — *Tic-tac !... Tic-tac !... Tic-tac !...*

« — Grosjean ! soupira-t-elle en courant vers son époux... Grosjean ! qu'as-tu ? qu'y a-t-il ? dis !

« — *Tic-tac !... Tic-tac !...*

« — Mon Dieu ! quel malheur ! sanglota-t-elle. Il est fou !

« Elle l'entourait de ses bras, suppliante.

« — Je t'en prie... je t'en conjure ! Finis !...

« — *Tic-tac !... Tic-tac !... Tic-tac !...*

« Il la repoussait, agacé, presque fâché...

« — Grosjean ! je t'en supplie !... J'ai peur !

« — *Tic-tac !... Tic-tac !... Tic-tac !... Tic-tac !...*

« Alors, éperdue, elle le prit à bras-le-corps, l'étouffant sur son sein aux dimensions respectables...

« — ... Tic !...

« Il ne put en dire davantage.

« — Grosse tourte, va ! gronda-t-il, quand il put reprendre sa respiration... Grosse bête !... Tu es cause que je perds quatre diners !

« — Merci, madame Grosjean ! s'écria alors Magloire... Je boirai à votre santé au dessert ! »

Pour copie conforme :

(L'Étudiant.) LÉON LÉCONTE

Une fête de chiffonniers.

Un commerçant de Saint-Ouen, grand amateur de réjouissances, avait eu l'idée originale de réunir en un banquet les chiffonniers qui, on le sait, ont presque tous planté leur tente dans cette cité hospitalière.

Il fit part de son projet aux intéressés d'abord, puis au docteur Basset, maire de Saint-Ouen, qui approuvèrent ce projet. Le programme de la fête fut bientôt élaboré. La fête commencerait dans l'après-midi, par un défilé à travers les rues de la ville, des membres de la corporation en tenue de travail, montés dans leurs charrettes à âne. Une revue serait ensuite passée sur la place de la mairie et, à huit heures, les « biffins » se donneraient rendez-vous à l'hôtel de la Maison-Blanche, où aurait lieu le banquet.

Il était entendu que les chiffonniers s'y rendraient en costume de travail, portant « le cachemire d'osier (la hotte), dernier refuge des oripeaux, des vieux galons et rubans », le crochet, « ainsi que l'emblème que leur légua Diogène, la lanterne, qu'ils n'abandonneront que le jour où ils auront trouvé leur homme. »

Il est regrettable que le programme n'ait pas été exécuté à la lettre. Le spectacle y eût gagné en pittoresque. Un seul chiffonnier s'est présenté à la revue, et, le soir, au banquet, plusieurs « biffins » endossèrent eux-mêmes « la cravate blanche et l'habit », qu'ils recommandaient à leurs invités. Les autres avaient revêtu leurs plus beaux atours et l'unique chiffonnier qui se soit conformé à la consigne, M. Chêrelle, fut prié de déposer sa hotte dans un coin.

Les chiffonniers se sont rendus au restaurant en cortège, précédés d'une fanfare jouant la *Marseillaise* et l'*Hymne russe*. Sous une tente dressée sur le trottoir de l'avenue Victor-Hugo, deux longues tables de cent couverts avaient été dressées. Au centre de la première, le docteur Basset présidait, ayant à ses côtés M. et Mme Bourgeois, les doyens de la corporation choisis comme « roi et reine » de la fête. Ces « souverains » improvisés portaient une écharpe tricolore.

A la même table, on remarquait MM. Soullièvre, commissaire de police ; Palouzié, adjoint, et quelques conseillers municipaux.

Au dessert, deux discours ont été prononcés, M. Basset a particulièrement insisté sur les revendications des chiffonniers. Les prix de vente des débris baissent, paraît-il, énormément. Il s'agirait de hausser les cours. L'association est le moyen préconisé par le maire de Saint-Ouen, qui a également souhaité que le Conseil général de la Seine se décide à faire construire des hangars spacieux, sous lesquels les chiffonniers pourraient déposer leurs marchandises ; la corporation gagnerait à cette transformation et l'hygiène aussi.

Un chiffonnier, M. Hamel, a répondu au maire. Puis le concert et le bal ont commencé et se sont prolongés très tard.

Ainsi qu'on a pu s'en convaincre par les innombrables articles de journaux publiés à l'occasion de la mort de Bismarck, les jugements portés sur le célèbre diplomate sont bien divers : les uns sont indulgents, élogieux même, tel est celui de Jules Favre, qui eut à traiter avec lui sur les conditions de paix, en 1871 ; les autres sont excessivement sévères, témoin ces quelques vers de Victor Hugo :

Le reître.

O nos soldats, luttant infortunés, phalange Qu'illumina jadis la gloire sans mélange ; L'étranger à cette heure, hélas, héros trahis, Marche sur votre histoire et sur votre pays. Oui, vous avez laissé ces reîtres aux mains viles, Voler nos champs, voler nos murs, voler nos villes,

Et compléter leur gloire avec nos sacs d'écus ; Oui, vous fûtes captifs ; oui, vous fûtes vaincus ; Vous êtes dans le puits des chutes insondables ; Mais c'est votre destin d'en sortir formidables, Mais vous vous dresserez, mais vous vous lèverez, Mais vous serez ainsi que la faux dans les prés ; L'hercule celle en vous, la hache sur l'épaule, Revivra ; vous rendrez sa frontière à la Gaule ; Vous foulerez aux pieds Fritz, Guillaume, Attila, Schinderhanne et Bismarck, et j'attends ce jour-là !

V. Hugo.

Le portier de Rambouillet.

Un matin, c'était en 1810, après son mariage avec Marie-Louise, Napoléon se rend à l'hôpital du Gros-Caillou. Il va et vient dans les salles, et, s'arrêtant devant le lit d'un sapeur de ses grenadiers à pied, il l'interroge. Celui-ci lui répond... Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de transcrire ici le dialogue qui s'établit, et que le baron Larrey, témoin oculaire et auriculaire, nous a raconté maintes fois et toujours mot pour mot. Cette conversation entre l'empereur et le vieux soldat est caractéristique en ce qu'elle montre, d'un côté, jusqu'où pouvait aller la sollicitude de Napoléon pour ses vieux grognards, et, de l'autre, jusqu'à quel point ces derniers poussaient l'abnégation, le mépris de la vie et le dévouement de sa personne. Il faut dire aussi que l'empereur avait affaire cette fois à un de ces hommes doués d'un esprit naturel et original, et qui ne dissimulent jamais leur pensée, même en la communiquant à leur souverain :

— Pourquoi te vois-je ici ? lui demande-t-il ; est-ce qu'un sapeur de ma garde devrait jamais être malade ?

— C'est vrai, mon empereur, répartit celui-ci : aussi j'ai le cœur bon, l'œil excellent et l'appétit solide. Mais c'est la blessure que j'ai au pied gauche qui me fait souffrir comme un damné. Le gros major, ajouta-t-il en désignant Larrey, veut me couper la jambe et moi je ne le veux pas.

— Et pour quelle raison ? fit Napoléon. Aurais-tu peur d'une douleur qui ne dure que deux minutes tout au plus, toi qui dans ta vie as vu la mort plus de dix fois face à face ?

— Moi ! peur ? Allons donc, mon empereur, nous ne connaissons pas cette maladie-là, nous autres ; mais si je troque ma jambe de chair contre une jambe de bois, je ne pourrai plus servir ; alors j'aime autant descendre la garde tout d'une pièce que de risquer de me faire enterrer en détail.

— Et où as-tu reçu cette blessure ? demanda Napoléon.

— A Eylau, sire ; mais à Wagram il m'est arrivé à la même jambe un éclat d'obus et c'est ça qui a tout gâté. Vous concevez que cette seconde blessure a fait tort à la première.

— Es-tu décoré ?

A ces mots, le sapeur ramena la couverture de son lit sur sa barbe grisonnante et répondit avec un indéfinissable accent de regret :

— Non, mon empereur.

— Pourquoi cela ?

— Ah ! pourquoi ?... Par le motif que, lorsque vous faisiez les distributions, j'étais à l'ambulance, et que n'étant pas présent sous les armes...

— C'est justement le tort que tu as eu, interrompit Napoléon.

— Parbleu ! J'en ai bien eu d'autres, répliqua gaiement le sapeur ; j'ai eu celui d'être porté deux fois sur la liste des morts...

— C'est peut-être parce qu'on t'a tué deux fois, répliqua l'empereur sur le même ton, que tu te portes si bien aujourd'hui.

— Je ne le crois pas, répondit naïvement le sapeur, car il est sûr que ça va mal.

— Et moi je te dis que ça va bien ; je m'y connais mieux que toi, je suppose ?

— Si c'est votre volonté, mon empereur, je ne vais pas à l'encontre.

— Et si je te donnais la croix pour te le prouver ?

Ici le vieux soldat joignit les mains en disant d'un ton ému :

— Oh ! mon empereur, bien sûr que la décoration me guérirait complètement.

— Eh bien ! je te la donne. Es-tu content ?

Le sapeur fit un bon dans son lit et découvrit sa barbe, sur laquelle tombèrent deux grosses larmes en disant :

— Oh ! mon empereur, je le suis.